

# LA COLLECTION HORVITZ,

## LES INSTANTS INGÉNUUS DES GENRES

Du grand, Jouvenet en tête, mais aussi des autres, mineurs, portraits de Largillière ou natures mortes d'Houdon, voilà tous les délices de notre XVIII<sup>e</sup> siècle amoureux réunis dans une collection américaine, celle de Jeffrey E. Horvitz qui nous prête, un temps, notre mémoire toujours plus lointaine. ■ PAR VINCENT QUÉAU

*De Watteau à David. L'art du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la collection Horvitz*

Petit Palais, Paris. Du 21 mars au 9 juillet 2017

Commissaires : Alvin L. Clark, Jr, avec le concours d'Isabelle Mayer-Michalon et Christophe Leribault

Car collectionner le XVIII<sup>e</sup> siècle, n'est-ce pas un peu perpétuer l'esprit de Goncourt ; mener cette vie d'artiste en quête d'une beauté absolue qui sait aussi célébrer la joliesse, méditer l'exquis, le spirituel,



toutes ces modulations impalpables que notre société progressiste, retranchée dans son pragmatisme, son négationnisme hiérarchique et sa vulgarité, ne saura bientôt plus comprendre ? C'est aussi, comme Goncourt, se constituer un musée en mains propres, avec cette différence majeure entre deux siècles qu'il ne fallut guère compter, depuis trente-cinq ans qu'il se monte, faire des « coups » en sillonnant une friche du marché du goût ! Et ici me vient cette réflexion sur la folie du monde, comme constante et réminiscence d'Érasme : que nous accourrons voir la collection d'un homme, tandis que la République s'est escrimée à en ériger depuis deux siècles qu'ordinairement nous boudons... Et aussi cet altruisme qui pousse ce monsieur à se priver de la jouissance de pareilles merveilles ! À chacun son grain, donc ; et ainsi va le monde... Il n'empêche que ce généreux mécène nous les rétrocède tout ce printemps !

### L'ombre de la galanterie

Cet air tout particulier du dernier siècle de l'Ancien Régime, quête effrénée de la douceur de vivre – une topique de Talleyrand apparaissant décidément aujourd'hui comme un songe –, se hume dès les premières lignes de pinceau qui paraissent : une

Nicolas de Largillière. *Louise-Marguerite Bertin de Vaugien, Comtesse de Montchal*. 1735, huile sur toile. The Horvitz Collection, Boston.



Jean-Baptiste Greuze. *La Marchande de marrons*. Vers 1760, pinceau, lavis gris et blanc sur papier vergé. The Horvitz Collection, Boston.

*Pentecôte* de Jean Jouvenet (projet pour la chapelle de Versailles) à la colombe d'or brochant sur une nuée d'anges. Éternité chrétienne avec narration gestuelle puisée chez Poussin et Le Brun, ces deux piliers de la peinture de pensée, que l'artiste renouvelle dans une palette crème aux moirures mordorées. Une esquisse de François Lemoyne pour la *Guérison de l'aveugle*, enlevée et haletante, un *Repas à Emmaüs*, par Dandré-Bardon, maître provençal présenté ici par une composition aux relents maniéristes dont la touche nerveuse trahit sa connaissance de Salvator Rosa ou Magnasco, puis, fi de Dieu et ses miracles, viennent les temps de la fable ! Mythologique, avec recours à Ovide qui fournit cet avantage de conter la beauté primitive du corps antique, ce dont ne se prive pas Jean-Baptiste Marie Pierre qui condense l'histoire de l'infortunée Syrinx en une composition mêlant différents moments

du texte. Son imagination s'y déploie en quelques inventions heureuses, cet Amour blotti dans le manteau de la nymphe en rappel de ses sentiments glaciaux, Pan étreignant désespérément une botte de roseau, un muscle de sa cuisse, saillant, qui montre tout ce que les feuilles entendent cacher ; enfin, une toile délicieusement leste et qui annonce la qualité de certaines demoiselles croquées sur le divan de Boucher et bientôt couchées au Parc-aux-Cerfs... Fable champêtre aussi, avec cette *Cour de ferme* du même, fantasma d'une vie paysanne qui se contente de choux et de chansons. Fables de coulisses encore, tel cet instantané à la manière des *Conversation Pieces*, les *Divertissements de début de soirée à la Cour d'Orléans* où les figurantes ne sont pas toujours légitimes (Mmes de Montesson et de Genlis), croqué par Carmontelle ; cette autre encore, à la

gouache par Baudouin, *Le Chemin de la fortune*, qui surprend une appareilleuse dans un fructueux maquerellage visant à garantir à son obligée la protection de la compagnie royale... De l'opéra au théâtre, rebroussons un peu chemin vers cette esquisse de Jean-François de Troy d'un pinceau tremblé où des blancheurs grasses attisent des ocres rubescentes. Fables quotidiennes, enfin,

avec ce glissement de la seconde moitié du siècle qui lui fait retrouver la morale dans des sujets à nouveau ancrés dans la réalité, comme cette feuille de Greuze, *Marchande de marrons* grugée par une marmaille espiègle qui offre au dessinateur toute une palette d'expressions pour faire vivre lavis et plume dans une anecdote rien moins que satirique. Tendance à la toponymie encore,



qu'elle soit réajustée par la sanguine d'Hubert Robert (*Marches menant à Santa Maria in Aracoeli*), recrée de toutes pièces par les souvenirs de Fragonard (*Jardin d'une villa italienne avec un jardinier et deux enfants*), ou « témoignage » comme cette *Place Navone* de Jean-Baptiste Lallemand, inondée par ordre papal pour lutter contre la touffeur infernale des étés à Rome.

Mais cette plongée monarchique ne fait pas sens sans s'en remémorer les figurants. Cette *Comtesse de Montchal* par Nicolas de Largillière dans une robe de toile d'argent qui détourne le regard d'un visage de « jolie laide ». Cet autre portrait, pas plus flatté mais à la mode des turqueries, par Joseph Aved, de la *Marquise de Sainte-Maure d'Origny*, posant en sultane sur fond de minaret et qui, superbe, joue d'une palette de gris colorés en adaptant la formule en pieds façon Pompeo Batoni.

Ailleurs, voilà ces drames de la vènerie dont Jean-François Desportes a si brillamment montré l'exemple, les parant d'une tension et d'une cruauté qui transparaît dans la lutte du *Loup assailli par six chiens* comme dans la lippe narquoise du pointer qui nous dévisage dans le *Trophée de Chasse*, son pendant. La collection compte surtout une merveille de marbre due au ciseau de Houdon, la *Grive morte*, réplique d'un modèle d'étude envoyé outre-Rhin à la duchesse de Saxe-Gotha-Altenbourg et dont la perfection enterrerait plutôt la controverse du *Paragone* au profit de la Sculpture... Puis, un très rare Louis-Joseph Le Lorrain, *Renard mort et gibier*, ayant recouvert cette paternité tout récemment, offre l'image d'un carnage émouvant où le pelage roux s'équilibre du saphir des rémiges d'un geai et du bleu orageux des sittelles.



Jean-Antoine Watteau. *Acteur debout*.  
Vers 1818, trois crayons avec touche de graphite  
sur papier vergé. The Horvitz Collection, Boston.

## Et l'exemplum virtutis

Avec la seconde moitié du siècle, la peinture se fait plus éloquente, le besoin d'authentique se voit comblé par des sources plus sérieuses et même Fragonard consume le bûcher d'une Didon suspendue dans son imprécation subjuguée, avec cette manière un peu âpre mais séduisante qui utilise des couleurs fanées accotées de fonds souffrés. David illustre l'*Iliade* retrempée dans un lavis gris sculptural et tragique, Nicaise Perrin la *Mort de Sénèque* empruntée à Tacite, et François-André Vincent la *Jérusalem Délivrée*

du Tasse par ce rebondissement tendre entre Renaud et Armide où l'amour la sauve du désir d'une mort impossible. Moment pathétique d'un coloris au raffinement sidérant qui éclipse presque d'autres grandes beautés, du *Rendez-vous d'amour* de Boilly à l'*Autoportrait* alerte de Marie-Gabrielle Capet, partition de rouge, de noirs et de sable, fouettée au plus juste. Enfin, un Lajoüe, *Fontaine d'Amphitrite*, nous entraînera revoir son paravent des collections permanentes et, qui sait, jeter un œil ici sur Michel Dorigny, là sur Ingres, voire même, ô folie véritable, apercevoir le *Triomphe de la République* par Alfred Roll, dans les ciels de la voûte... ■

Louis-Léopold Boilly. *Conversation dans un parc*.  
1800-1810, huile sur toile. The Horvitz Collection, Boston.